

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 122 (1977)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Notes d'un commandant de troupes genevoise, 1939-1945. Partie 2  
**Autor:** Privat, Emile  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-344118>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Notes d'un commandant de troupes genevoise, 1939-1945

par le Brigadier Emile Privat

*Seconde partie*



Brigadier Emile Privat.

## Nouvelle relève

La mobilisation du 31 mars 1943 est liée à un exercice d'occupation immédiate des nouveaux secteurs d'intervention devant le Réduit. Pour le bataillon 13, c'est le barrage de la trouée de Vaulruz, pour le bataillon 3<sup>1</sup>, ceux de la Tzintre et de la Tine, pour nous, les défilés de Chillon et de Saint-Gingolph. Le bataillon devant être prêt à être engagé dès sa descente du train à Aigle, les compagnies sont organisées et mises

<sup>1</sup> Commandé par le major Jacques Boissier.

au courant de la situation dans les wagons. A l'arrivée, c'est le spectacle auquel nous a habitués le divisionnaire Petitpierre: attaques d'avions et de gaz. Tous les ponts étant supposés coupés, il faut traverser, en radeaux de fortune, le canal à Chessel.

Le lendemain, subordonnés à la brigade de montagne 10, nous relevons le bataillon de carabiniers 1 à Villeneuve, à Saint-Gingolph (au contact des Italiens), au Bouveret et à Vouvry. De petites manœuvres permettent d'exercer la défense de la pénétrante Evian-Martigny.

Une grande soirée, préparée de longue date, a lieu au soir du dimanche 18 avril. La Chanson de Montreux déchaîne l'enthousiasme, avant la pièce du capitaine aumônier Cellierier « Carillons » remarquablement jouée. Tout le bataillon est là et la population de Villeneuve trouve difficilement à se placer. Peu avant minuit, les compagnies II et III attendent sur les jetées la barque devant les ramener à Saint-Gingolph et au Bouveret, pendant que les chœurs de Montreux chantent au clair de lune. Le tableau est à ce point idyllique, que le médecin de bataillon s'écrie: « Ce n'est plus du service, c'est de la poésie! » Les pilotes ne semblant guère de sang-froid, je crains qu'ils ne fassent débarquer mes unités chez les Italiens.

Ignorant notre présence à Villeneuve, le premier-lieutenant de Rham, grand amiral de la flotille du Léman, fait débarquer ses hommes de 26 canots à moteurs dans le canal de l'Eau Froide. Je m'y précipite pour organiser avec lui un exercice mettant à contribution mes hommes. Il me



fait monter dans son très beau yacht et nous allons éclabousser la garnison italienne devant le débarcadère de Saint-Gingolph.

Le poste du Frenay m'informe qu'il vient de désarmer un détachement d'hommes du maquis, entrés par le vallon de Novel. Tous ont quitté la France en février, au moment où sont venus les ordres pour le service obligatoire du travail en Allemagne. Chargés de préparer un parachutage d'armes sur le plateau des Mémises, ils ont été cernés par la police du Maréchal.

La plupart ont fait partie de l'armée de l'armistice, tous ont très bonne façon, sont bien encadrés, mais arborent des tenues bigarrées. Parmi eux se trouvent deux marins ayant assisté au sabordage de la flotte à Toulon et deux officiers de l'armée de l'air. Ils désirent tous rentrer dans leur pays... lorsque l'on aura perdu leur trace. Leurs armes, que je leur restitue, sont des Mauser de la guerre 14-18, données par des paysans ou des douaniers. Nous les cachons, en attendant de trouver le moyen de leur permettre de repasser la frontière.

Le lendemain, derrière les barbelés de Saint-Gingolph, je suis interpellé par un commandant, en tenue noire, de la police du Maréchal, « exigeant » de savoir où sont les hommes qu'il pourchasse. Je le remets en place en lui répondant que je n'ignore pas les prescriptions des conventions internationales et que d'ailleurs le détachement en entier est maintenant en territoire français. Voulant savoir à quel endroit il a abouti, je lui réplique que je n'ai aucune obligation de lui répondre. Ces maquisards ont été conduits dans la vallée d'Abondance par un guide trouvé par notre officier du train, le Valaisan Lathion, en suivant des sentiers de montagne très peu fréquentés. Après la guerre, l'un des officiers est venu me rendre visite pour m'informer que ses hommes ont pu ainsi participer à la libération de l'Alsace, dans l'armée de Latre.

La relève se termine par une attaque des Portes du Scex, avec munitions de guerre et à double action (ce qui est contraire au règlement de sécurité!). Les mitrailleurs des fortins tirent (avec hausse de sécurité, bien sûr) sur les troupes de choc de la compagnie II, pendant que les trajectoires des armes d'appui passent entre les lignes téléphoniques et à haute tension du Bas-Valais. Je tremble en pensant à ce que pourrait coûter en indemnités l'interruption du trafic. Mais nous sommes habitués maintenant à prendre des risques et, comme tout s'est bien passé,

nous recevons les félicitations du brigadier Schwarz, qui a suivi, non sans soucis, les phases assez osées de cet exercice.

### **Cours pour aumôniers et pasteurs-soldats**

Pendant cette période, je quitte le bataillon trois jours pour commander le cours d'information des aumôniers et pasteurs-soldats de tout le corps d'armée. Je les fais entrer en service au château de Chillon et je désigne les chefs de classe, les capitaines aumôniers Vermeil, de Senarclens et d'autres. Comme les participants sont tous élèves, je les loge à l'hôtel Bonivard, n'estimant pas normal de faire coucher sur la paille des professeurs de théologie (exemple: l'appointé Grin, incorporé à l'EM du Général) pendant que des étudiants, étant officiers, bénéficieraient de lits. Il y a plusieurs problèmes d'organisation. Ainsi, le premier-lieutenant Micheli, officier de cavalerie, est arrivé avec ses deux chevaux. Je propose que toutes les soldes soient réunies pour régler la note de l'hôtel et que l'on distribue le reste. Cela ne va pas sans une protestation d'un capitaine aumônier lausannois. Bien entendu, je passe outre et ne manque pas de le féliciter pour son témoignage de charité chrétienne! Ces journées furent une réussite et le programme, comportant des conférences, des séminaires, des cultes à la chapelle et des soirées de musique, semble avoir laissé d'excellents souvenirs à chacun. Mais il a fallu mettre quelques détails au point dès le début. Trônant dans le fauteuil de Pierre II de Savoie, dans la Salle des chevaliers, j'ai dû leur signifier que je n'acceptais pas ce qu'ils toléraient, semble-t-il, dans leurs églises: occuper les derniers rangs, arriver en retard et parler pendant le sermon. Après cette introduction un peu raide, un vieil aumônier s'approche pour me dire: « Bravo, c'est comme cela qu'il faut nous parler! »

### **L'attaque de la « forteresse Europe »**

Depuis la dernière relève, la Wehrmacht a effectué une retraite de la Volga au Don. Elle a reçu de tels coups qu'elle ne s'en relèvera pas. En Tunisie, les armées de l'Axe sont progressivement repoussées vers la mer par les généraux Alexander et Montgomery. L'attaque de la « forteresse Europe » se dessine et les Allemands commencent à évacuer l'Afrique du Nord. Les bombardements répétés sur la ligne du Brenner

suscitent à l'OKW des inquiétudes au sujet du ravitaillement de leurs troupes en Italie. D'autant plus qu'à cette époque, le SR allemand était en possession de documents précis laissant supposer, pour 1943, l'abandon de l'Axe par les Italiens.

Notre SR était en mesure, heureusement, d'être orienté en permanence sur les discussions à l'OKW nous concernant. Le 20 mars 1943, on pouvait établir qu'un « Kommando Suisse » (colonel-Général Dietl) était prêt, de la zone de Munich, à passer à l'action. Des détachements de parachutistes devaient forcer l'entrée du Réduit.

### **Au Valais**

La fanfare du bat. fus. mont. 11 (major de Lavallaz) accueille notre train à Martigny aux sons d'« Aux armes, Genève » le 26 juin 1943. Notre mission est de défendre l'aérodrome de Sion et de contrôler la frontière par des patrouilles en haute montagne du Mont-Ruan au Mont-Gelé.<sup>1</sup>

Les consignes sont passées dans les différents postes à grands coups de fendant et avec la participation des autorités locales. Ce sera l'occasion de vivre en hautes altitudes et de perfectionner la technique du rocher et de la glace. Les compagnies, très dispersées, suivront cette instruction tour à tour avec des guides valaisans.

Le 29 juin, la compagnie I embarque à Orsières où elle rejoint le reste du détachement montant à Bourg-Saint-Pierre. Le bataillon n'est pas au complet, car il faut maintenir la mission. Les tentes sont dressées sur la prairie occupée par les troupes de Bonaparte en mai 1800. Le bataillon en part à 4 heures du matin, fanfare en tête, ce qui ne gêne nullement la population, attablée dans tous les cafés, car c'est la fête patronale. Le col est atteint vers neuf heures et nous rééditons ainsi l'expédition qu'y fit notre corps de troupes le 31 mai 1892, sous le commandement du major Gustave Ador. Le prieur fait distribuer 50 litres de vin (il voulait en offrir 100 litres!).

Le 13 juillet, j'accompagne le commandant de division pour voir un bombardier britannique, touché par notre DCA, écrasé dans les mélèzes sur l'Alpe de Thyon. La vision est affreuse: tous les corps sont carboni-

<sup>1</sup> Le bataillon 13 remplit une mission semblable dans le Haut-Valais, où le rgt ter 71 l'avait précédé du 27 février au 1<sup>er</sup> avril.

sés, sauf celui du mitrailleur de la tourelle arrière, paraissant vivant, les mains crispées sur sa pièce. Lors de l'une de mes inspections à la frontière, je suis abordé, dans la neige, par un capitaine d'Alpenjäger portant l'insigne de l'edelweiss des troupes de montagne. Contrairement à nos expériences précédentes, il se montre très aimable et rassemble ses maigres connaissances du français pour me dire: « Uniforme allemand, mais je suis Autrichien. » C'est la première révélation que le vent a tourné et je me souviens alors que l'armée von Paulus avait capitulé à Stalingrad le 2 février 1943.



Le major Privat (au premier plan) et des officiers suisses en compagnie d'un major de liaison italien à Aarberg, où sont internés des soldats transalpins.



La traversée du lac Noir sur radeaux de fortune.

Le 16 juillet, après avoir gravi la Cime de l'Est avec mon SR, un téléphone m'annonce que trois hommes de la 1/10 sont tombés à la Dent Blanche (appointés Boveyron et Wagnières, fus. Morgand). C'est le type de l'accident de fin de course, tout près de la cabane, à un moment où les mesures de précaution se relâchent. Ils étaient les meilleurs patrouilleurs alpins du bataillon, tous porteurs de l'insigne de haute montagne.

Le lundi 26 juillet, je remonte au Grand-Saint-Bernard pour contrôler le dispositif de la compagnie IV et je me rends à la frontière où le capitaine italien, commandant du poste, me répète qu'il considère la présence de canons antichars sur le col comme une marque inamicale. Cela ne l'empêche pas de me saluer, à la fasciste, en fin d'entretien. Invité à déjeuner par le prier, je suis appelé au téléphone pendant le repas, pour être informé de la chute de Mussolini. Il faut renforcer la garnison et, si les dignitaires du régime se présentent pour chercher refuge en Suisse, l'ordre est de les mettre dans la salle des guides (considérée comme territoire international), en attendant les instructions. Très excité à l'idée de recevoir peut-être Starace et consorts, après avoir fait acheminer en camions les effectifs nécessaires, je retourne à la frontière. Me composant un visage de neutralité intégrale, ne marquant



ni satisfaction ni regret, je dis au capitaine italien: « Il Duce e caduto. » Sans attendre la confirmation de cette nouvelle, donnée par un étranger, en téléphonant à Aoste, il saisit la grande photographie de Mussolini, la jette par terre pendant que ses hommes s'efforcent d'enlever la hache des licteurs sur les bornes. C'est moins grandiose que les adieux de Fontainebleau et ceux qui m'accompagnent sont, comme moi, absolument sidérés.

Nous sommes relevés le 28 juillet par le bat. fus. 110, que nous recevons aux sons de la Marche de Berne.

### **Internement des Italiens**

L'Italie ayant capitulé le 8 septembre, environ 25 000 Italiens se réfugient en Suisse, en franchissant presque tous les cols des Alpes, pour échapper à la capture par la Wehrmacht. Cela va causer de grands soucis au commandement de l'armée, qui devra réorganiser le « Commissariat fédéral pour l'internement et l'hospitalisation ». Tout un travail de planification fut à établir en tenant compte des secteurs importants du pays interdits à tout stationnement d'étrangers, pour des raisons d'espionnage. D'autres régions seraient réservées à la liberté de mouvement de nos troupes. Tout devait être réalisé dans des délais extrêmement courts, ce qui ne fut pas sans lacunes. Nous le constaterons lors du prochain service. <sup>1</sup>

A la suite de cette arrivée massive d'Italiens, Daniel me téléphone à mon laboratoire pendant que le bataillon est en congé. Son service étant débordé, il me demande de venir au SR pour contribuer à traduire des monceaux de documents trouvés dans les caisses de bureau du régiment d'Alpini, entré par Saint-Julien avec armes, bagages et toutes ses archives. Ayant quitté mes obligations professionnelles pendant de longues semaines, je lui réponds que c'est impossible mais que je suis prêt à me livrer à ce travail chez moi, le soir et le dimanche. Une caisse de papiers fort intéressants arrive ainsi à mon domicile. J'y apprends l'ordre de bataille complet à notre frontière sud ainsi que les instructions du commandant en chef à l'ouest, von Rundstedt.

Elles révèlent que la situation des troupes allemandes en France est beaucoup plus précaire que nous ne le pensions. Von Rundstedt rappelle

<sup>1</sup> Le débarquement allié en Italie provoque, entre autres mesures de précaution, le rappel du rgt ter 71 dans son secteur de Saint-Maurice, le 12 septembre, alors que le bat ter 122 est déjà sur pied au Brünig depuis le 26 août.

à ses subordonnés directs l'hostilité latente de la population d'un pays occupé. Il prescrit des mesures de sécurité allant jusqu'à ce détail: les hommes isolés, partant en congé, ne doivent pas porter l'arme en bandoulière pour pouvoir se défendre instantanément. Ces renseignements vont m'être très utiles car je suis appelé le 16 octobre au Commissariat fédéral de l'internement. Il faut préparer l'entrée en service du bataillon le surlendemain (par ordre de marche personnel) pour la garde de 10 000 Italiens. A cette conférence préparatoire, on me présente celui qui sera, à mon état-major, l'officier de liaison, le major des Alpini Inaudi. Le contact est tout de suite très cordial car j'ai en face de moi un vrai soldat. Il était professeur à l'Ecole militaire alpine d'Aoste et ne fut pas fâché de s'être perdu dans le brouillard, avec son bataillon, au col du Bonhomme en juin 1940, considérant que l'attaque de la France, peu de jours avant l'armistice, était indigne de l'honneur militaire. Nous sommes restés depuis en termes d'amitié et j'ai suivi sa belle carrière: représentant de l'Italie au SHAPE, membre du *standing group* à Washington, général inspecteur des Alpini. Il me sera précieux, en m'appuyant auprès de ses compatriotes pour leur faire comprendre les exigences de discipline de notre armée. Dans notre premier entretien, je fais état de mes connaissances toutes récentes. Je lui donne l'ordre de bataille de son régiment, en précisant les noms des bataillons. Je lui montre que nous savions où était le QG de son général (Menton) et que celui-ci était directement subordonné au maréchal von Rundstedt... ce qu'il ignorait. Il est assez stupéfait. J'ai bien garde de lui révéler la source de mes renseignements... ce sera pour après la guerre lorsque j'irai, sur son invitation, faire un exposé à l'Ecole militaire d'Aoste.

Les travaux de mobilisation sont vite terminés le 18 octobre 1943 à Château-d'Œx. Le bataillon ne touche ni chevaux, ni armes collectives, ni fourgons. Subordonné au rgt inf 2, il est mis à disposition du commandant du secteur Seeland pour assurer la garde des Italiens répartis dans une centaine de villages. Dans toutes les petites localités, le commandant de la garde, souvent un caporal, doit obtenir, non sans peine, que le capitaine italien responsable du camp fasse vraiment son métier de chef auprès de ses hommes, démoralisés par les événements de leur pays.

Mes sous-officiers doivent veiller à la tenue, organiser l'aide aux agriculteurs et empêcher les évasions. Il y faut des qualités de fermeté et

de tact, que tous n'ont malheureusement pas. Au régiment de cavalerie Savoia, à Fräschels, notre tâche est facilitée. Rentré de Russie, il est arrivé à Chiasso parfaitement en ordre, juste avant les premiers éléments de la Wehrmacht le pourchassant. Plusieurs officiers portent la Croix de fer. Très bien encadré, ses chevaux très soignés, le régiment fait des heures d'équitation commandées chaque jour.

Les officiers supérieurs sont à l'Île Saint-Pierre. Lorsque je vais leur rendre visite, un colonel se plaint, au nom de ses camarades, d'avoir été relégué dans une île déserte, sans distractions. Alors, je ne puis m'empêcher de lui dire: « Mon colonel, ne me mettez pas dans la situation de vous rappeler que je ne vous ai pas invité. » Furieux, il réplique: « Lei è un insolente. Vogliamo parlare al comandante superiore. » Je téléphone immédiatement au commandant du secteur, le colonel de Tscharner, qui me connaît bien, pour lui annoncer qu'une demi-douzaine de colonels italiens portent plainte contre moi. Il me demande de les lui amener au plus vite, en ajoutant: « On va rire », ce qui me rassure sur la suite des événements. Quelle a été la carrière de notre patron?



Col. EMG Montfort.

En 1917, le major de cavalerie de Tscharner, piétinant en Suisse, demande à faire un stage dans l'armée française. L'autorisation lui en est donnée en sa qualité d'officier instructeur. Affecté au premier régiment de marche de la Légion, il commande une compagnie et est grièvement blessé au Chemin-des-Dames. Lorsqu'il retourne au front, on lui donne un bataillon. La guerre terminée, il décide de rester et participe ainsi aux combats du Rif en Afrique du Nord. Promu lieutenant-colonel, il a sous ses ordres des effectifs de plus en plus importants. La France voudrait le nommer colonel. Mais on ne peut, à titre étranger, dépasser le grade de lieutenant-colonel. Tscharner, comme ses ancêtres, ne veut pas renoncer à la nationalité suisse. En 1938, la mort dans l'âme, il rentre dans son pays avec le grade français de colonel de réserve. A la mobilisation de 1939, le Général l'appelle à la section des opérations de l'état-major de l'armée, avec le grade et les insignes de colonel de la cavalerie. Je me souviens de l'avoir rencontré, au début de septembre 1939, à Interlaken. Il n'avait pas encore eu le temps de se faire confectionner un uniforme suisse et arborait une vareuse de type français, qu'il avait plongée dans une sauce gris-vert!

Je conduis toute la société dans une grande salle de l'hôtel Krone à Lyss. L'ancien commandant de plusieurs brigades de spahis au Maroc trône sous les tableaux des chefs successifs des régiments de Tscharner au service de France.

Au coin du salon, on aperçoit le fanion du premier régiment de marche de la Légion et sur la cheminée, bien en vue, la photographie du général Catroux avec la dédicace: Au colonel de Tscharner, gloire de la Légion. Il faut croire que les Italiens n'ont rien remarqué, car le doyen de mes accusateurs termine sa plainte par ces mots: « Nous en avons assez de la discipline de l'armée suisse. Vous ne pouvez pas comprendre nos sentiments, vous qui n'avez pas fait la guerre. » Alors, le colonel de Tscharner se dresse, visse son monocle et très grand seigneur répond: « Vous avez engagé cet entretien sur le seul terrain où je ne voulais pas me placer. Car, contrairement à ce que vous pensez, moi aussi j'ai fait la guerre... mais moi, je l'ai gagnée. » Puis il leur montre la porte.

Je ramène ensuite les Italiens chez eux. Dans la voiture, règne un silence écrasant, jusqu'à ce que l'un d'eux trouve les mots de la situation. « Il colonello de Tscharner è un Signore. » Je n'ai plus eu d'ennui avec ces personnaes.

Cette relève m'oblige à de nombreux voyages car le bataillon à aussi la responsabilité d'une centaine d'aviateurs américains des fortes volantes, à Adelboden. Une section de la II/10 est au Susten pour surveiller les Alpini travaillant à la construction d'une nouvelle route.

L'EM est reçu par l'ancien conseiller fédéral Minger, auquel j'avais envoyé la fanfare. Très en verve, il nous conte, dans sa belle maison de Schüpfen, ses souvenirs des années précédant la guerre. Il avait sa tactique. Dans les nombreuses assemblées populaires, il demandait toujours de prendre la parole le premier. Commencant ses exposés par ces mots: « Si j'étais un adversaire de la prolongation des écoles de recrues et si je voulais m'opposer à faire durer les cours de répétition jusqu'à trois semaines, je vous dirais ceci... » Il démolissait ainsi d'avance les arguments de ses adversaires. Nous comprenons alors encore mieux ce que nous lui devons de reconnaissance.

Avant de quitter le secteur, le major Inaudi me fait part d'un vœu des commandants italiens des camps: les internés désirent défilier devant les compagnies, en signe de gratitude. Spectacle touchant de ces hommes, marchant en colonne par trois et, au commandement de leur officier, tournant la tête et frappant du pied en passant devant nous.

La démobilisation est prévue à la caserne de Lausanne et les trains sont commandés. L'avant-veille, on m'informe que ce n'est pas possible, car la caserne vient d'être nettoyée après la dernière école de recrues. Il faut que je menace de licencier mes hommes au Lausanne-Palace pour obtenir enfin l'autorisation d'occuper la Pontaise.

Ce service, d'un genre si nouveau pour nous tous et que nous abordions avec pas mal de réticences, fut très bénéfique. Plusieurs hommes ont confié à leurs officiers qu'ils avaient été menés très — voire trop — fermement au bataillon. Après avoir constaté le comportement, dans les premiers jours surtout, de ces soldats d'une armée étrangère, ils avaient mieux saisi la nécessité d'une discipline sans compromis.

## **Nouvelle menace contre la Suisse**

Nous avons appris, après le service actif, qu'en ce mois de novembre, une opération contre la Suisse était de nouveau étudiée par l'OKW. L'auteur de ce plan, le général Boehme, était un spécialiste de la guerre en montagne (il avait participé à l'attaque des Rhodopes dans le nord de

la Grèce) et connaissait bien notre pays, ayant été avant l'Anschluss chef du SR autrichien. Il considérait l'opération comme coûteuse mais réalisable parce que: « L'armée suisse n'a pas de blindés, son aviation est insignifiante et elle est incapable d'actions offensives même locales. »

Avec un QG à Feldkirch, il prévoyait l'engagement de deux divisions blindées au nord, huit divisions de montagne au sud et des parachutistes sur les entrées nord et sud des tunnels alpins. Il s'agissait de procéder par surprise pour isoler l'armée dans le réduit, s'assurer des lignes ferroviaires et surtout mettre la main sur un équipement industriel intact, susceptible de travailler pour l'Allemagne. Ce plan, heureusement pour nous, exigeait des effectifs tels, en particulier en troupes de montagne, que la Wehrmacht dut y renoncer.

Après la relève de garde, nous rejoindrons le rgt inf 3 (colonel de Haller), déjà en service depuis un mois<sup>1</sup>, pour les manœuvres du 1<sup>er</sup> corps d'armée du 17 au 26 février 1944. C'est à Aigle que nous mobilisons, par une température sibérienne. Nos 144 chevaux ont été reçus aux Bastions la veille et acheminés au col des Mosses pour y chercher le matériel. Les tracteurs et remorques étant en panne à Semsales, le bataillon n'arrivera à Yverdon qu'à deux heures du matin. La grippe sévissant dans toute la Suisse romande, il est question de supprimer les manœuvres, mais ce n'est qu'un faux bruit. Nous partons bientôt pour une longue marche d'approche sur les hauteurs de Cronay pour nous heurter à la division bleue du colonel EMG Montfort. Nos adversaires sont surtout des Appenzellois se propulsant à ski et paraissant experts en patrouilles de chasse. Nous leur répondons par les mêmes procédés, ce qui amène des encerclements réciproques et pas mal de confusions, dont les arbitres ont grand-peine à démêler les fils. Dans toutes les fermes, les paysans distribuent du thé et nos hommes sont très touchés par tant de sollicitude.

Le dernier soir, tout le monde couche dans des lits à Grange-Marnand, avec l'ordre d'être à l'appel du lendemain matin. Il n'y aura pas de retardataires! Ce service très court se termine par un embarquement à Aigle le samedi 26 février.

<sup>1</sup> Le bataillon 13 (major Raymond Burnat) a passé la période du 15 janvier au 15 février dans la région de Meiringen (garde d'aérodromes). Le bat fus lw 3 rejoint le régiment le 17 février. Les bataillons du rgt ter 71 se relèveront l'un l'autre dans le secteur Bas-Rhône (janvier à mars), puis à la garde du quartier général de l'armée à Interlaken (juin-juillet, septembre-octobre).

Avant de remettre l'uniforme, nous suivons par les journaux l'évolution de la situation :

- 19 mars 1944: la Wehrmacht occupe la Hongrie.
- 1<sup>er</sup> avril 1944: des avions américains bombardent Schaffhouse (40 morts, 100 blessés).
- 4 juin 1944: les Alliés pénètrent dans Rome.
- 6 juin 1944: débarquement en Normandie et début de l'invasion.
- 20 juillet 1944: attentat contre Hitler.

Onzième relève 31.7.44/31.8.44 prolongée jusqu'au 11.10.44. Au moment où nous entrons en service, il n'y a pas de danger immédiat, les réserves allemandes étant occupées vers le nord-ouest.

La chaleur est étouffante pour le cours de cadres, commencé au stand de Saint-George et agrémenté d'un cross-country de 40 kilomètres, ayant pour résultat de rendre inaptes à la marche la plupart de mes cadres pour plusieurs jours. Les hommes sont convoqués, par ordre de marche individuel au square de Chantepoulet à des heures échelonnées entre 0430 et 1400, les unités étant, à dessein, complètement mélangées. L'EM territorial, alerté la nuit même, doit acheminer la troupe dans le Réduit. Le bataillon finit par être rassemblé le soir au lac des Joncs, près des Paccots. Les exercices de combats se poursuivent au col du Soladier et le capitaine aumônier Kaelin veut absolument arriver à faire chanter les Genevois. Il compose une chanson pour le bataillon: « On ne s' priva de rien ». Au cours d'une manœuvre de régiment, nous figurons un bataillon d'une division aéroportée, dont les armes seraient larguées sur l'axe de marche: col de Bellechaux-Neirivue. Comme cette descente du haut des airs est supposée, il faut coltiner toutes les armes lourdes à bras, ce qui n'est guère facile dans les passages scabreux. En dernière phase, le bataillon franchit la Sarine à gué (dans l'eau jusqu'à la poitrine) près de Grandvillard, où l'exercice prend fin... mais non pas la relève à la date prévue. Le 24 août, alarme de division, en raison du débarquement en Provence. Il faut embarquer à Bulle pour gagner La Sarraz-Cuarnens, en renforcement de la brigade frontière 1. Ainsi, nous voilà retournés, cinq ans après, dans nos stationnements de septembre 1939.

Dans son rapport à l'Assemblée fédérale, voici comment le Général appréciait la situation du moment:

« Lorsqu'à la date du 15 août, les Alliés débarquèrent sur les côtes de la Méditerranée, il n'y avait plus, dans la zone dite « utile », de forces allemandes de valeur et en nombre tel qu'une entreprise générale contre la Suisse pût encore être redoutable.

» Au-delà de cette zone, la question était de savoir si les forces de la XIX<sup>e</sup> armée allemande et celles du général Blaskowitz parviendraient à échapper, d'une part à la première armée française du général de Lattre de Tassigny et à la VII<sup>e</sup> armée américaine du général Patch, qui remontaient rapidement la vallée du Rhône, d'autre part, au groupe d'armée américaine du général Bradley, qui procédait de la Loire et de la Seine.

» Ensuite, lorsqu'elles réussirent, on pouvait se demander sur quelle ligne elles arriveraient à se rétablir. Serait-ce sur une position que les augures jalonnaient depuis quelque temps et dont la gauche, du plateau de Langres, viendrait s'appuyer à notre Jura occidental? Ce n'était pas invraisemblable.

» Les dangers que nous courions étaient assez divers. Dans un premier temps, nous risquions de voir acculées à notre frontière les forces refoulées des armées allemandes. En ce cas, rien ne nous assurait qu'elles demanderaient à se faire interner comme les divisions françaises et polonaises de 1940. Peut-être chercheraient-elles à s'ouvrir par les armes un passage sur notre territoire? C'était là une menace limitée, mais plausible.

» Nous risquions aussi que le couloir suisse n'offrît aux Alliés, comme ils pouvaient le faire en 39-40, une voie de pénétration rapide vers l'intérieur de l'Allemagne, une voie qui leur permettrait d'éviter l'obstacle des Vosges, du Rhin et de la ligne Siegfried. Nous ne pouvions faire abstraction de ce risque, si théorique qu'il parût, malgré les dispositions générales des Alliés à notre égard et les messages rassurants que le Commandant de la 1<sup>re</sup> armée française, très vite après la date du débarquement, nous faisait tenir par des Suisses qui l'avaient rencontré.

» Si dans un premier temps, et dans l'hypothèse la plus favorable, une manœuvre ou des combats venaient seulement border notre frontière, nous risquions alors des tentatives de débordement en territoire suisse. Leur ampleur pouvait varier entre la simple violation locale, tactique, de notre frontière, dont le tracé présentait des hernies, et un débordement plus vaste, d'envergure stratégique. Le danger de refoulement et d'internement subsistait à toutes les hauteurs et à tous instants.



» Si l'on compare cette situation à celle de l'hiver 39-40 et du printemps 1940, elle était analogue en ce sens qu'elle nous exposait, théoriquement au moins, aux entreprises des deux belligérants appuyant chacun leur aile méridionale à notre frontière; différente en ce sens que l'armée allemande, opérant en défensive, fortement accrochée ailleurs, déjà partiellement usée et pas encore reconstituée, ne pouvait plus alors déclencher, avec une masse de manœuvre fraîche, ni une nouvelle campagne offensive, ni une contre-offensive dont la conquête du territoire suisse eût été le premier enjeu.

» C'est pourquoi, lorsqu'aux derniers jours d'août 1944, les combats s'allumèrent entre la région de Lyon et le canton de Genève et que les colonnes de droite françaises s'infléchirent vers le nord-est en direction de Besançon, je n'envisageai pas de demander au Conseil fédéral la remobilisation générale de nos forces. De quoi s'agissait-il? De constituer d'abord un bouclier qui se dresserait à notre frontière du Jura et se déplacerait ensuite avec la marche des opérations, et de barrer en même temps l'accès du couloir suisse à toute entreprise procédant de l'ouest.

» Après que les permissionnaires, rappelés le 24 août, eurent complété l'effectif des unités qui se trouvaient déjà en service, je décidai de procéder par mobilisation de guerre partielle; et, à partir de ce moment jusqu'à la fin de la campagne, je demandai au Conseil fédéral de mettre sur pied les grandes unités qui me semblaient nécessaires pour garantir notre sécurité. Contrairement à ce qui s'était passé en juin, le Conseil fédéral me les accorda rapidement: trois grandes unités à la date du 29 août, et les trois brigades légères; une quatrième grande unité à la date du 2 septembre et une cinquième à la date du 5, ainsi que l'ensemble de la couverture frontière du front occidental. »

La progression des Alliés se marque sur le terrain comme le Général l'avait prévu et l'arrivée de l'armée de Lattre à la hauteur de Besançon nous vaut une nouvelle alarme, le 10 septembre. En trois étapes de nuit nous parvenons à Kerzers, Gals et Sihlbrugg, dans le cadre de la 1<sup>re</sup> division en réserve dans le Seeland. Ici se place un exemple des inconvénients résultant de décisions prises en ne se fiant qu'aux données de la carte. Ayant repéré une zone paraissant favorable au sud du lac de Neuchâtel, j'ordonne des bains pour reposer les hommes. En m'approchant à cheval du secteur, je vois déjà à distance des grappes de mes subordonnés sur les branches des arbres, observant le spectacle par-

dessus un haut mur en béton. J'entends des voix: « Moi je te dis que ce sont des hommes; moi je te dis que ce sont des femmes. » Je constate alors que j'ai envoyé le bataillon tout près d'un camp de nudistes. Les commandants de compagnies, en manifestant leur étonnement de mon ordre, me révèlent que les sous-officiers louaient leurs jumelles, pour que personne ne soit frustré des possibilités visuelles!

### **Le train d'Aarberg**

A la fin de septembre, des manœuvres opposent la 1<sup>re</sup> division à la 3<sup>e</sup> division. Le bataillon est en réserve dans le bois de Faoug. Le divisionnaire Petitpierre m'informe qu'il transforme mon corps de troupes en parachutistes, avec la mission de couper la retraite de rouge en détruisant les ponts de Bergen et d'Aarberg. Il a l'intention de me faire franchir les avant-postes du Löwenberg en camions. Je fais remarquer que les arbitres s'y opposeront et je suggère de faire le déplacement de nuit, en wagons de marchandises, le convoi pouvant être considéré comme un de ces transports de betteraves, très fréquents sur la ligne. Une photographie aérienne montre que les sapeurs de la 3<sup>e</sup> division ont construit un pont, en amont de Bergen. Ce sera l'objectif de mon premier commando mixte: infanterie, pour se glisser sans bruit dans les ravins boisés et neutraliser les sentinelles; sapeurs, pour démonter et jeter dans l'Aar les éléments du pont. J'oriente tout le monde à la gare de Faoug en précisant que la réussite est certaine, à condition que chacun garde le silence et ne fume pas.

Prenant place sur la locomotive à vapeur, je me dissimule au moment du franchissement des lignes. Sur le quai de la gare d'Aarberg, j'aperçois les arbitres prêts à arrêter le train, car ils ont été avertis de cette expédition. Voyant défiler des wagons de marchandises, ils ne réagissent pas, de sorte que je puis faire stopper le convoi un kilomètre plus loin. Chaque compagnie a son objectif, facilité par la connaissance des lieux, acquise lors de la garde des Italiens. Tout s'exécute sans bruit et l'attaque générale est déclenchée par une fusée verte. C'est alors une pagaille indescriptible. Sur la grand-place, le colonel EMG de Steiger me poursuit en criant: « Halte, arrêtez ce scandale! » Je savais bien qu'il ne serait pas très difficile de s'emparer de la petite ville, en bénéficiant de la surprise (et c'en fut une!), mais qu'il serait beaucoup moins aisé de s'y

maintenir. On me donne trente minutes pour rassembler tout le monde à la gare. Je réponds que c'est impossible, ayant des « parachutistes » sur tous les toits; j'avais interdit que l'on quitte son poste sans un ordre écrit signé de ma main. Cette petite comédie prend deux heures et nous finissons par retrouver nos wagons, nous ramenant à Morat, QG de notre division. Comme nous sommes neutralisés pour deux heures, je répartis les compagnies dans les cafés pour le petit déjeuner, ce qui suscite la colère des arbitres. Ils trouvent vraiment surprenant de voir mes unités, en bonnets de police, dans une localité sur pied de guerre, faire du tourisme en visitant, sur mon ordre, les remparts.

Remis sous le commandement du rgt inf. 3, je demande à être engagé. On me prescrit d'atteindre Ins. Le bataillon y parviendra dans une colonne d'autocars de la Gruyère, rencontrée sur la route venant en sens inverse. Elle est commandée par un lieutenant, que je fais passer sous mes ordres... type de l'abus de pouvoir! Réaction des hommes: « Des manœuvres comme celles-ci, on n'en fera plus jamais! » Je le crois aussi.

A la critique à Bienne, en présence du Général, le commandant du 1<sup>er</sup> corps d'armée fustige notre commandant de division par ces mots: « Le divisionnaire Petitpierre nous avait habitués à ses fantaisies, mais cette fois cela dépasse les bornes et je l'informe que ces transports en train seront à ses frais. » A la sortie, j'entends le chef du DMF (Kobelt) lui confier que ses services assumeront cette dépense. Au rapport de division qui suit, j'apprends que le bataillon doit se déplacer à Saint-Blaise et je reçois les félicitations du divisionnaire, enchanté du tour qu'il a joué. Je profite de ses bonnes dispositions à notre égard pour lui demander de m'accorder un crédit permettant de transporter, en bateau, mes hommes à Morat. Je compte inviter le divisionnaire Grosselin à faire un exposé de la bataille sur le terrain.

Accordé, mais trois jours après, la division devant rentrer dans le Réduit, on me fixe une heure d'encolonnement en supprimant cette croisière. Je fais alors remarquer que cela fera un bataillon de moins sur les routes et j'obtiens, par de nombreux téléphones, de faire cette première partie de l'étape en bateau... pendant que toute la division marche. Le 5 octobre, nous embarquons sur le « Neuchâtel » avec le divisionnaire Grosselin arrivé la veille. A la Haie Verte, il décrit les phases de la bataille, dans son style percutant, en montrant la minutie de

la préparation des Suisses. « Voyez, mes petits amis, la cavalerie du comte de Romont a débouché derrière ces tas de fumier et l'aile droite de Bubenbergr a passé entre ces deux poteaux télégraphiques. »

En prenant la route en fin de journée pour notre premier stationnement près d'Avenches et trottant le long de la colonne, j'entends deux hommes échanger leurs impressions: « Qu'est-ce qu'il est documenté le papa Grosselin... on voit bien qu'il a participé. »

### **Départ pour la région de Bâle**

En trois jours, nous retrouvons notre secteur des Mosses, où la relève prend fin le 11 octobre.

La 1<sup>re</sup> division, mobilisée le 6 janvier 1945, est transportée à Bâle-Campagne pour relever la 14<sup>e</sup> division ad hoc. Il s'agit, dès le débarquement à Liestal, de prendre un dispositif de couverture permettant le départ des troupes du secteur. La situation proche de la frontière est en ce moment celle-ci:

Le général de Lattre charge la 3<sup>e</sup> division algérienne de défendre Strasbourg, ville sérieusement menacée, et prépare l'offensive de son 1<sup>er</sup> corps d'armée (général Béthouart) sur le Rhin. En pays de Bade, la 19<sup>e</sup> armée allemande se tient prête à affronter le choc, qui ne saurait tarder. A un kilomètre au nord de Riehen, des prisonniers de guerre russes fortifient la colline de Tullingen. Nous savons aussi que 40 000 SS sont en Forêt-Noire.

En sortant des wagons, c'est immédiatement, à la nuit tombante, la longue marche pour atteindre le plateau de Gempen, pendant qu'au loin tonnent les canons d'Alsace.

En contrôlant la marche, je constate que de nombreux sacs sont suspendus sur le tube d'une arqubuse antichar; spectacle insolite. En demandant au chef de section s'il avait autorisé cette fantaisie, sa réponse est négative. En m'éloignant, j'entends la réaction des hommes: « Il est soufflé le lieutenant; quand on lui demande l'autorisation de mettre les birraches sur la libellule, il dit oui et quand le patron passe, il dit non. »

Je comprends alors que ce jeune officier, qui vient de terminer l'école d'aspirants, ignorant totalement le jargon des Genevois, avait tout simplement répondu affirmativement à leur question pour sauver la face.

Après avoir occupé une position près de Münchenstein, le bataillon gagne ses stationnements (Frenkendorf — Liestal) par un froid de —15 degrés.

La division détache le bat. fut. mont. 15 au rgt inf. mont. 15 de la 3<sup>e</sup> division (Rgt. de Bâle-Ville), chargé, sous les ordres directs du 2<sup>e</sup> corps d'armée, de couvrir la destruction des ponts du Rhin à Bâle et de s'opposer au franchissement du fleuve à tout ennemi. Sa mission, qui sera la nôtre dès le 15 février, est de se tenir prêt contre un adversaire attaquant notre pays systématiquement sur la base d'un plan de campagne, ou contre de petits détachements égarés sur notre territoire; il faut aussi renforcer la police frontière.

Nous sommes subordonnés au commandant de corps Gübeli dont la réputation est d'être très strict sur les questions de tenue... ce qui n'est pas pour me déplaire. Lorsque je me présente à lui, en allemand, dans une forêt de Rheinfelden, il se montre très cordial et, se tournant vers ses officiers leur dit: « En voilà un qui n'est au moins pas dans une pinte. »

### **Des alertes chaque nuit**

Pendant quatre semaines, les exercices d'occupation et d'intervention se succèdent en imposant de gros efforts, par grands froids et tempêtes de neige. Les thèmes consistent surtout à engager les moyens permettant de s'opposer au franchissement du Rhin de part et d'autre d'Augst.

Le 15 février à l'aube, le rgt inf. 3 très renforcé devient « Régiment de Bâle-Ville ». La relève se fait immédiatement dans tous les postes, à la frontière et en ville; les sentinelles sont en place au lever du jour. Le PC est près de la fabrique Hoffmann-La Roche et les compagnies sont réparties à Riehen, Grenzach et près des ponts. Tous les jours, les localités badoises sont touchées par l'aviation américaine et les alertes aériennes nous réveillent chaque nuit. A l'extrême droite du secteur, on est au contact des SS et l'on se prépare à accueillir les réfugiés de Lörrach. Le Volksturm et des femmes creusent des tranchées à quelques mètres de la frontière. D'une tour dans le port du Rhin, nous assistons à des duels d'artillerie quotidiens. De fréquents combats opposent la Luftwaffe aux chasseurs américains qui bombardent, le 22 février, Stein am Rhein, Neuhausen et Rafz, faisant 15 tués et de nombreux blessés.

Une semaine après notre arrivée, nous pouvons, du poste de l'usine à

gaz, suivre la relève des FFI par des goumiers marocains amenés en camions à étoiles blanches des forces américaines.

Pendant ce temps, les Bâlois célèbrent le carnaval. La troupe a l'interdiction d'y participer en uniforme. J'ai appris, quelques mois après bien sûr, que certains de mes hommes avaient été à un bal, en prenant la précaution de se travestir!

Le dimanche 4 mars, en sortant du culte, chacun lève les yeux sur une formation de bombardiers. Les plaisanteries fusent sur les connaissances géographiques des pilotes du Texas, estimant sans doute que toute agglomération au nord du Rhin est allemande. Les rires cessent lorsque nous voyons de petits points noirs se détacher des appareils. Brusquement des détonations éclatent tout autour de nous et douze maisons sont en flammes. La gare des marchandises, toute proche, est éventrée et l'on voit des roues de wagons sur les toits. Le bataillon participe aussitôt aux opérations de secours. Il n'y a heureusement pas de victimes car la gare n'est pas occupée le dimanche. Des compagnies de travailleurs mettront plusieurs semaines à réparer les dégâts. Le commandant en chef des forces aériennes alliées, le général Spatz, ira à Berne présenter des excuses et donner l'assurance que son pays assumera toutes les dépenses provoquées par ce raid.

Quelques jours après, vient l'ordre de préparer les reconnaissances avec les officiers du bat. fus. mont. 90 (major von Arx, de Soleure). Les consignes étant passées pour la relève du 24 mars, un dîner réunit les cadres des deux bataillons. Soirée fort sympathique, au cours de laquelle je rappelle que ce sont des Soleurois qui ont débarqué au Port Noir le 1<sup>er</sup> juin 1814, marquant ainsi la prochaine entrée de Genève dans la Confédération. Le major von Arx souligne ensuite que Soleure fut le siège de l'ambassade de France et qu'ainsi « elle avait un peu l'esprit latin ».

La remise du drapeau a lieu sur la place du Marché à Montreux, en présence du divisionnaire Petitpierre... ce sera la dernière fois en service actif, mais nous ne le savons pas.

### **Mission à l'armée française**

A la suite d'une demande du général de Lattre et d'une invitation du colonel Descour, gouverneur militaire de Lyon et commandant de la 14<sup>e</sup> région, le Général m'envoie à l'armée française, le 13 août 1945.

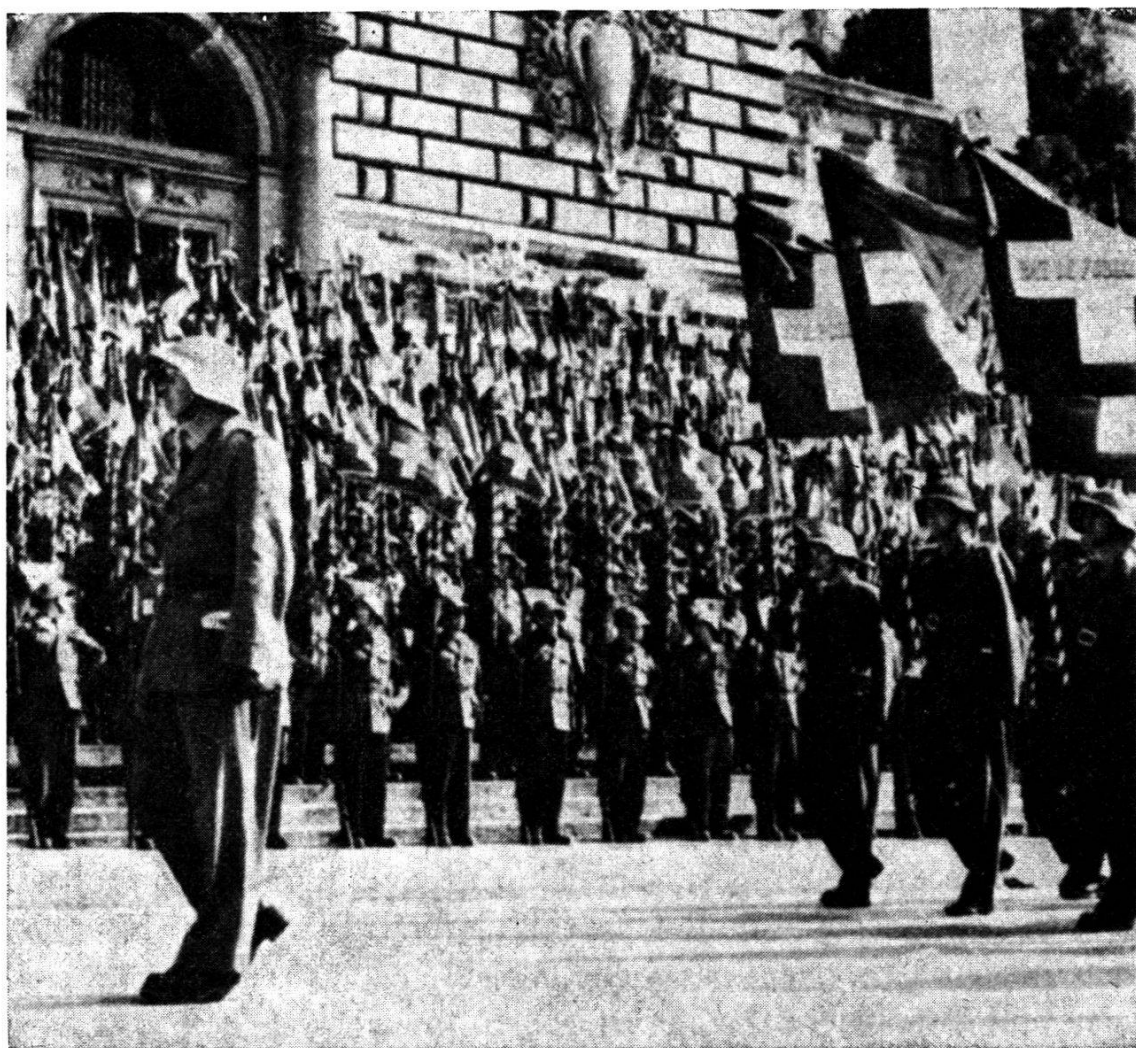
Ma mission est d'exposer aux cadres et dans certaines écoles les mesures instituées par notre commandant en chef pour le maintien du moral et de la volonté de résistance. Le cdt Lemoine (Dom Guettet), bénédictin, vient me chercher à mon domicile dans une voiture militaire. En route, j'apprends qu'il est officier de réserve et qu'à sa démobilisation il retournera à Rome, poursuivre ses travaux sur la Vulgate. Il doit me conduire à Lyon au centre d'éducation et de culture, créé par le colonel Descour, pour lequel il semble avoir une grande admiration. Je suis frappé par le nombre de soldats américains et de parcs de Jeeps rencontrés un peu partout. Le lendemain, dans une Mercedes battant pavillon du gouverneur, on m'emmène au centre d'éducation et culture, dont le lieutenant de Châteauevieux (de l'infanterie alpine) me décrit les buts et l'organisation. Lorsque je lui demande s'il est officier d'active ou de réserve, il me répond: « Je suis officier de réserve jésuite à la veille d'être ordonné prêtre. » Alors, pour détendre un peu l'atmosphère (un peu compassée probablement à cause de ma tenue gris-vert à col haut, rappelant celle de la Wehrmacht), je dis au capitaine de chasseurs alpins venant d'arriver qu'il me semble inutile de lui poser la même question que celles adressées à ses camarades. Puisque celui qui est venu me chercher est bénédictin, le lieutenant de Châteauevieux jésuite, il doit être dominicain. Eclats de rire avec la réponse: « Vous n'y êtes pas, mon commandant, celui-là, c'est le contre-poison, il est pasteur. » Je ne puis m'empêcher de penser que le créateur du centre doit être d'un certain calibre, pour avoir dans cette France déchristianisée, confié la mission de préparer la jeunesse à des hommes de cette valeur. J'en ai bien vite la confirmation lors de mon premier entretien avec le colonel Descour, qui m'avait auparavant fait rendre les honneurs, avec sonnerie de clairons (ce qui est réservé aux généraux de division et de corps d'armée) et un fort détachement de troupes. Comme je m'étonnais d'un pareil faste pour un simple commandant de bataillon, il me fut répondu que c'était normal puisque j'étais l'envoyé du commandant en chef de l'armée suisse.

En me recevant, le gouverneur m'assure qu'il attend beaucoup de mes exposés. Je réponds qu'il ne faut pas inverser les rôles car, appartenant à une armée n'ayant pas connu la guerre depuis 150 ans, c'est moi qui ai tout à apprendre.

Il précise immédiatement sa pensée: « Il ne s'agit pas de s'arrêter au fait que vous n'avez pas fait la guerre. Votre Général a réalisé un

miracle. Il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire militaire d'une armée entièrement mobilisée, restant six ans sans se battre et sans que le moral craque. Chez nous, le divorce est consommé entre l'armée et la nation depuis 1936. Peu m'importe qui sera ministre. Ce que je sais, c'est que toute la jeunesse française passera entre nos mains. Nous ne pourrons plus lui parler seulement de la France éternelle. Si nous ne sommes pas capables de lui rappeler les exigences de la vie chrétienne, nous ne construirons rien de solide. »

Le dernier jour, je l'accompagne à Grenoble où il fait une remarquable conférence, à l'aula de l'Université, sur le sujet: la responsabilité de l'officier dans la France de demain. En terminant, il me donne la



Le 19 août 1945, devant le Palais fédéral à Berne, une grandiose cérémonie rassemblant tous les drapeaux marque la fin du service actif.



parole... sans m'en avoir averti auparavant! Il dit: « Je tiens à ce que vous entendiez ce que l'on a fait en Suisse pour que, en reprenant les termes du général Guisan, l'armée sente toujours le pays à ses côtés. »

Mon cœur bat très fort lorsqu'il me demande d'apporter son salut à notre commandant en chef en ajoutant, devant cet auditoire d'officiers français, britanniques, polonais et américains: « Vous pouvez rentrer chez vous avec le sentiment d'appartenir à un très grand pays, car les pays ne sont pas grands seulement par le pétrole. »

Ce voyage fut le début d'une longue amitié, m'ayant permis de le suivre dans ses diverses garnisons, en France et en Allemagne. En souvenir de cette première visite, il nous a invités, le divisionnaire Brunner, le major Musy et moi à assister aux manœuvres de ses troupes en Autriche, au cours desquelles fut étudié l'engagement des parachutistes en haute montagne. Il terminera sa carrière comme général d'armée.

Il avait été prévu de me ramener à la frontière en avion pour que je puisse être le lendemain 19 août à Berne à la cérémonie marquant la fin du service actif. Mais, le temps étant très mauvais, le commandant de l'aviation interdit l'envol au dernier moment. C'est en auto, sur des routes en partie détruites, que je retrouve à Annemasse deux officiers de l'EM du colonel Descour, que j'avais invités à la cérémonie des drapeaux, sans savoir comment mon initiative serait jugée.

Le lendemain, dans une voiture de l'armée française, roulant avec de l'essence américaine tirée de bidons allemands, nous sommes arrêtés à Bellevue, la circulation automobile étant interdite le dimanche. Après de vives discussions avec les gendarmes, assez éberlués de voir deux officiers français en uniforme accompagnés d'un major suisse en tenue, ils finissent par nous laisser passer.

Mes invités pourront ainsi assister à l'émouvant rassemblement de tous nos drapeaux et étendards devant le Palais fédéral. Lorsque je leur fais remarquer que le capitaine EMG de Diesbach, commandant le détachement d'honneur, est un descendant des commandants des régiments de Diesbach au service de France et que la marche qu'ils entendaient avait été jouée devant les Tuileries le 10 août 1792 ils en eurent les larmes aux yeux.

Plusieurs années après, ils me rappelaient la profonde impression que leur laissait cette journée.

## **Le dernier ordre du jour du Général**

Je veux terminer la relation de ces souvenirs par le dernier ordre du jour du Général, daté du 20 août 1945 et adressé à tous les EM et troupes en service jusqu'à l'unité, pour être lu à la troupe;

à tous les commandants jusqu'à l'unité;

à l'ensemble de l'Armée, dans ses foyers, par la presse et la radio.

Nous, les anciens nous n'oublierons pas ces années de notre jeunesse.

## **Ordre du jour du 20 août 1945**

*Officiers, Sous-officiers, Soldats,*

*C'est aujourd'hui que prend fin l'état de service actif. Instauré à l'ouverture des hostilités avec l'appel des troupes frontières et la mobilisation générale, il cesse, après le licenciement du gros de nos forces, à l'heure où le Commandement de l'Armée achève la partie principale de sa tâche.*

*Au terme de « mobilisation », je préfère, quant à moi, celui de « service actif ». Parce que « servir », ce fut, pour nous tous, plus et mieux que « mobiliser ». Servir, c'est donner le meilleur de soi, le donner à son pays. Je voudrais que par ce don, chacun de vous, après avoir servi de 1939 à 1945, se sentît plus fort et plus humain. A notre époque de revendications et de luttes, vous saurez mieux ainsi le prix de ce qu'un homme peut donner — son temps et sa santé — et du sacrifice qu'en prêtant serment, vous avez accepté d'avance: celui de votre vie. Si tous les hommes qui parlent et qui agissent dans ce monde et ce temps savaient cela, nous attendrions avec plus de confiance le retour de la paix.*

*Avant de vous quitter, j'aurais voulu vous rassembler ou, du moins, vous revoir. Ce n'est pas possible. Mais je ne vous oublierai pas. J'évoquerai souvent vos visages de chefs et de soldats, tels qu'ils m'apparurent, durant ces six ans, dans les paysages de la frontière et du Réduit. Je retrouverai votre regard et le timbre de votre voix, lorsque, chacun dans votre langue maternelle, vous répondiez à votre Général.*

*Je ne vous oublierai pas, d'autant plus que j'éprouve une grande peine à me séparer de vous.*



*Mais ma retraite ne signifie que le départ d'un chef, d'un homme. L'Armée demeure, et c'est cela qui compte. Je crois, en effet, que notre Pays aura besoin d'elle, plus que jamais, pour demeurer libre d'abord, et aussi parce qu'il trouvera en elle une école d'honneur et de fidélité, une expérience d'entraide dont le bienfait devrait s'étendre à toute notre vie sociale.*

*Que l'Armée demeure donc, par la vertu de ses traditions. Mais les traditions, à elles seules, ne suffisent pas. L'Armée doit évoluer, se perfectionner et, sans cesse, acquérir une force nouvelle. Sinon, elle ne représenterait qu'un poids mort, une charge trop lourde à nos épaules. Ce sera le premier devoir de ceux qui viendront après moi de maintenir et de préparer, sans relâche, une armée qui soit toujours à la hauteur des circonstances.*

*Officiers, Sous-officiers, Soldats,*

*Au dernier jour du service actif, je prends congé de vous, fier d'avoir été votre chef, confiant en vous.*

*Je rentre dans le rang; et je reste, fraternellement*

*votre Général:  
Guisan.*

*E.P.*